



Syria
Archéologie, art et histoire

87 | 2010
Varia

Hommage à Annie Caubet, Actes du colloque international « Chypre et la côte du Levant aux II^e et I^{er} millénaires », Paris, 14-16 juin 2007

Hélène Cassimatis



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/792>
DOI : 10.4000/syria.792
ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010
Pagination : 399-404
ISBN : 9782351591697
ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Hélène Cassimatis, « *Hommage à Annie Caubet, Actes du colloque international « Chypre et la côte du Levant aux II^e et I^{er} millénaires », Paris, 14-16 juin 2007* », *Syria* [En ligne], 87 | 2010, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/792> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.792>

© Presses IFPO

Hommage à Annie Caubet, Actes du colloque international « Chypre et la côte du Levant aux II^e et I^{er} millénaires », Paris, 14-16 juin 2007 (CCEC, 37), Centre d'Études Chypriotes, Paris, 2007, 24 cm, 437 p., fig. ds t.

C'est avec joie que nous avons tous rendu hommage à Annie Caubet, à l'amie fidèle, dont la générosité scientifique mérite d'être soulignée, nos disciplines en étant avares. On la remercia également d'avoir imprimé vie et mouvement à son secteur, dans l'exercice de ses tâches, n'hésitant pas à sortir des sentiers battus. La bibliographie d'Annie, p. 9-14, témoigne de cette variété d'intérêts dans un domaine constant.

L'ouvrage (le 37^e des *Cahiers du Centre d'Études Chypriotes*) réunit 24 auteurs et autant de contributions. La part belle est faite à travers Kition, à Ougarit-Ras Shamra et Amrit et les éléments phéniciens, ce qui n'étonne guère étant donné leurs liens connus avec Chypre. Mais Amathonte prend une place importante également au fur et à mesure que l'on descend l'échelle chronologique.

M. Yon, « Au roi d'Alasia, mon père... », p. 15-39, s'intéresse à la correspondance entre Ougarit et Alasia avec, comme point de départ, une lettre « Au roi d'Alasia, mon père, dis : ainsi (parle) le roi d'Ougarit, ton fils... », envoyée vers 1200 av. J.-C. et découverte à Ras Shamra avec d'autres documents.

À la mention du nom d'Alasia, et sans entrer dans la question controversée de son identification avec Chypre (vraisemblable pour O. Masson, suivie par M. Yon)¹ rappelons les réticences, étayées par de solides arguments, qui refusent cette assimilation², l'un étant qu'un seul personnage gouvernerait toute l'île — ce qui paraît peu vraisemblable. Il est vrai aussi que, jusqu'à présent, seule cette désignation semble connue des rois étrangers, aucune autre n'étant venue la concurrencer, ce qui validerait cette identification. Mais les textes sont rares et laconiques. Notons toutefois que les échanges épistolaires de l'époque font connaître un nom de roi, Kushmeshusha, ainsi que le titre d'un dignitaire, le Grand Intendant d'Alasia, Eshuwara. Ce royaume était donc bien structuré, selon une hiérarchie semblable sans doute à celle des autres royaumes avec lesquels il traitait d'égal à égal.

Ces lettres livrent des renseignements qui portent directement sur des réalités historiques (en plus des informations sur des transactions commerciales) : ainsi, il est question d'agressions par mer et le roi d'Ougarit se plaint que des ennemis, venus en bateaux, ont pénétré sur son territoire « débarqué à Ougarit, brûlé des villes et provoqué des dégâts » alors que toutes ses troupes se trouvent en pays hittite et ses bateaux en pays lycien (intéressante précision). Le roi demande à son correspondant chypriote de l'informer « s'il y a d'autres bateaux de l'ennemi... » M. Yon note que ces menaces, dont font état les lettres des environs de 1200 av. J.-C., « ont été rapproché des célèbres Peuples de la mer, dont la présence est attestée sur les côtes du Levant et jusqu'en Égypte ».

Une autre information émane d'une lettre du même roi chypriote dont le verso porte un « post-scriptum » du scribe ougaritien (chargé des messages en accadien) à son roi, « son maître », lui demandant de lui faire envoyer (à Chypre) « une table de très bonne qualité et cinq sièges ». Curieuse requête. Ce post-scriptum témoigne de liens étroits et des échanges faciles entre les deux royaumes, et du statut dont jouissait le scribe hors de son pays.

Ougarit a également livré des textes en chypriote, ce qui présuppose que la langue était comprise et lue sur place, par des Ougaritiens ou par des résidents chypriotes. En revanche « aucune archive internationale n'a encore été découverte à Chypre ». Le bol en argent mis au jour dans l'île, à Hala Sultan Téké, portant une inscription d'appartenance ougaritique en caractères cunéiformes alphabétiques, témoignerait du passage ou de l'installation d'Ougaritiens sur les lieux.

De nombreux objets chypriotes ont été retrouvés sur le site phénicien, dont de petits trépieds en bronze (p. 26, fig. 4) ainsi que des lingots de cuivre brut, dont d'ailleurs une lettre de Kushmeshusha fait état, annonçant l'envoi de 33 lingots de cuivre, d'un poids de 30 talents (env. 600 kg).

1. R. S. MERRILLEES s'est beaucoup occupé de la question et nous renvoyons à son article « Alashia revisited again », de 1995, inséré dans P. ÅSTRÖM, *On Opium, Pots, People and Places, Selected Papers. An honorary volume for R.S. Merrillees*, Paul Åströms förlag, Sävedalen, p. 239-244, dans lequel il reprend, avec beaucoup d'humour, ses arguments. Dans ce recueil nous retiendrons aussi, toujours à propos de l'île, p. 162-164 « What's in a name? Henna and the name of Cyprus » où l'auteur note que le mot « kypros » pourrait venir du mot sémitique désignant une plante, le henné de couleur rouge aussi. Or Aphrodite est dénommée Kypris, et Kyprogenis dès les poèmes épiques : aurait-elle été rousse ?

2. Voir A. SOUTH-TODD, *Hommage à Marguerite Yon*, (CCEC, 32), 2002, p. 59-72, M. IACOVOU, *ibid.*, p. 73-87 entre autres.

Les documents écrits étant dispersés, incomplets, divers, et rares par rapport aux autres témoignages, en particulier la céramique et les terres cuites, pour lesquelles Chypre a affiché un goût très fort depuis toujours, il serait important de réunir tous ceux que l'on possède dans une optique historique de continuité (selon le temps long de Braudel) permettant de recouper leurs informations avec ce que livrent les autres sources³.

L'architecture conforte à son tour les liens révélés par la correspondance : plans, dispositions intérieures (Ougarit-Enkomi) ainsi que la coutume de construire des habitations au-dessus de tombes mises au jour par Cl. Schaeffer à Enkomi et que l'on observe aussi à Ougarit.

V. Karageorghis, « Cyprus and Sidon. Two thousand years of interconnections », p.41-53, continue cette exploration. Parmi les objets en céramique retenons les *rhyta* coniques et les *kernoi* annulaires. Les premiers, nombreux parmi les récipients mycéniens et d'imitation à Ougarit, semblent avoir été utilisés dans des rituels funéraires ou religieux. À Sidon, certains ont été retrouvés dans des fosses, d'autres étaient associés à un vase portant le cartouche de la reine Tawosret d'Égypte (cf. Cl. Doumet concernant la fouille en cours d'un grand bâtiment à fonction vraisemblablement religieuse).

Notons que la reine Tawosret, épouse de Seti II, régente à la mort de ce dernier pendant l'enfance de son fils Siptah, puis pharaon à la mort de celui-ci, se situe dans la période 1204-1187⁴. La présence de son cartouche indique l'importance de l'édifice qui valorise son contenu et témoigne du rôle actif de Chypre dans les échanges commerciaux et religieux.

Les *kernoi* annulaires font partie des récipients utilisés dans les rites. Rappelons le *kernos* chypriote de la collection Cesnola au Metropolitan Museum of Art n° 70.51.659 du CG1 (1050-950) qui comporte, alignés sur son anneau, des vases de formes différentes.

Alors que d'autres *kernoi* sont munis de godets identiques, les distinctions formelles indiquent-elles des offrandes différentes pour un même vase ?

Parmi les objets de Sidon, l'auteur relève la présence d'un grand vase à étrier du MycRIII portant des signes en linéaire B.

Les deux communications suivantes concernent des problèmes plus près de nous : les collections du Louvre (E. Fontan, p. 53-70) et « Le récolement des antiquités chypriotes dans les collections françaises » par A.-E. Dunn-Vaturi, p. 71-85.

Ce travail de longue haleine n'est pas aisé à mener à bien : nombre d'objets restent oubliés dans des réserves, des armoires, des étagères peu visitées de musées⁵, d'associations, d'universités, souvent par manque de temps et de disponibilité, ou d'intérêt pour certaines catégories sans utilisation immédiate, surtout pour des dépôts anciens. Les tâches prégnantes des responsables ne permettent pas toujours de faire l'inventaire des collections. D'autre part les archives (celles du Louvre en particulier) présentent de grandes lacunes à la suite de guerres, d'incendies ou de déménagements.

Lors de mes recherches sur les objets chypriotes du Louvre, je m'étais intéressée aux envois d'Aimé Péretié (et non Alfred le consul son fils) et à son activité comme collectionneur et pourvoyeur en antiquités de Melchior de Vogüé et L. de Clerc en particulier. J'avais eu, alors, l'occasion de brasser plusieurs documents tant au Louvre qu'aux Archives nationales où se trouvent déposés les archives de la famille de Vogüé, et au ministère des Affaires étrangères. Ai. Péretié, drogman puis chancelier du consulat de France à Beyrouth (et non consul) avait envoyé plusieurs pièces au Louvre dont les archives portent la trace. Certaines cependant ne sont pas parvenues à destination, semble-t-il, bien qu'elles soient arrivées en France. Je citerai un lot mentionné par Longpérier dans une lettre à Nieuwekerke du 3 mai 1864 (dossier

3. Rappelons l'inscription, entre autres et d'époque plus récente, étudiée par M. SZNYCER « Nouvelles précisions et réflexions à propos de l'inscription phénicienne de Milkyaton, roi de Kition, et Idalion » dans L. DUBOIS & E. MASSON (éd.), *Philokypros, Mélanges de Philologie et d'Antiquités grecques et proche-orientales dédiés à la mémoire d'Olivier Masson* (Suppl. à *Minos*, 16), Université de Salamanque, 2000, p. 285-292 : « Cette inscription...révèle d'abord qu'il s'agit d'un trophée [en phénicien TRPY, transcription du grec *tropaion*] qui atteste l'emprunt du terme grec et, en même temps, l'objet que celui-ci désigne... ». Le cas est non seulement digne d'être relevé, mais témoigne des relations intercommunautaires à Chypre, fort anciennes, un domaine riche en révélations potentielles. Comme cet autre domaine, encore inexploré, qui concerne les relations entre les diverses régions dans l'île même. Faute de textes, les rapprochements entre catégories d'objets et thématiques donnent cependant des indications parfaitement exploitables. Les compartimentages traditionnels ne sont guère satisfaisants. Le colloque « Frontières et territoires au centre de Chypre : la région d'Idalion de l'Antiquité au XIX^e s. » CCEC, 34, 2004, laisse présager des approches plus globales, moins émietées et dispersées.

4. R. H. WILKINSON, « The Tausert Temple Project: 2004 and 2005 seasons », *The Ostrakon, Journal of the Egyptian Study Society*, 16(2), 2005, p. 7-12, et *ibid.*, 17(2), 2006, p. 9-12, pour la saison 2006, *ibid.* 18(1), 2007, p. 3-11, pour celle de 2007.

5. Par ex. les cartons au musée des moulages de Lyon contenant des vases, des terres cuites de Myrina (répertoriées par S. Besques) et d'autres objets, qui dormaient depuis des années, sont enfin revenus à la surface.

Louvre de même date) dans laquelle il est écrit « M. de Saulcy a été chargé de remettre en don au Louvre, de la part de M. Péretié, chancelier du consulat de France à Beyrouth, trois têtes de pierre provenant de Chypre. Deux de ces têtes sont de dimensions moyennes et de conservation médiocre, mais la troisième est colossale et offre le type le plus ancien de la sculpture phénicienne telle que les fouilles nous l'ont fait connaître. La coiffure offre des détails curieux. Je ne doute pas que vous vouliez remercier M. Péretié de son présent qui vient encore enrichir les salles des antiques du musée Napoléon III ». À l'époque de mes recherches (2000-2001), ces pièces n'avaient pas été retrouvées. J'ignore si elles l'ont été depuis et si elles sont bien chypriotes ⁶.

R. Merrillees, « The Ethnic implications of Tell El-Yahudiyeh Ware for the History of the Middle to Late Bronze Age in Cyprus », p. 87-96, note que c'est à partir du CMIII au XVII^e s. av. J.-C. que les contacts entre Chypre et le Levant se font plus consistants, Enkomi étant le site le mieux fourni. Cette céramique tire son nom du lieu où elle fut trouvée en abondance dans le Delta du Nil, mais elle est subdivisée (selon une étude récente à paraître de M. Bietak et D. Aston) en trois groupes : palestinien, syro-égyptien, égyptien, ce dernier couvrant la période 1650-1550/1525. Or l'analyse chimique de la terre des pichets de tombes d'Enkomi-Ayios Iacovos indique une origine égyptienne. L'auteur en conclut que tous les pichets de même type retrouvés à Chypre auraient une origine en Égypte. La théorie que, à l'époque concernée, des Hourrites (selon E. Masson) ou autres Orientaux se seraient installés à Chypre ne tient pas, tandis que des relations étroites avec les Hyksos paraissent probables. Ainsi d'après l'auteur, faute de pouvoir lire les textes en chyro-minoen, on doit se contenter de constatations de terrain et il avance : « I know of no evidence which would suggest the long term presence of foreigners in Cyprus until LCIIA, or the late 15th c. BC at the earliest. With the discrediting of the theory that a Mycenaean or Aegean colonisation of Cyprus took place before c. 1200 BC, the only possibility that newcomers arrived in the island before hand is supplied by the finds of cylinder and stamp seals, a Near Eastern innovation ». En fait un artisanat qui a pu devenir local grâce à des artisans

levantins au XIV^e s. Jusque-là tout proviendrait du Proche-Orient.

P. Åström, « White Painted V eye-pitchers in Cyprus and the Levant », p. 97-114, s'est intéressé aux pichets à yeux (des sortes d'oudjats ?), ces lécythes à l'embouchure pincée ornée d'un cercle pointé dont la production débute au XVII^e s. av. J.-C. On les trouve à Ras Shamra et à Kalopsida, dans la partie orientale de Chypre au sud d'Enkomi, où ils auraient été probablement fabriqués et exportés, l'argile provenant, après analyse, de cette région.

S. Cluzan, « La présence bovine dans la glyptique d'Ougarit et d'Enkomi », p. 115-144, présente une étude méthodique, fouillée et bien documentée sur la présence du bœuf dans l'iconographie de cette catégorie d'objets. Les questions auxquelles elle aboutit (relation entre bovidés, végétation, fertilité) exigent une recherche approfondie séparant, avant de les relier, les différents supports avec des bovins, ceux avec de la végétation dont les arbres de vie, qui permettrait de découvrir des concordances.

D. Colon, interroge « Le Sceau d'Uluburun KW 1463. "Petit prince" ou "Grand Roi" ? », p. 145-156, retrouvé dans l'épave du vaisseau qui fit naufrage vers 1300 près de la côte occidentale turque. Pourquoi cet objet en particulier ? À cause de sa très petite taille, de son encadrement et de sa monture en or, de la finesse de sa ciselure et de son iconographie. Sa date se situerait entre 1320 et 1290, pendant le règne du roi d'Ougarit Niqmepa, sous domination hittite. L'interprétation de la scène est loin d'être assurée. Ce qui l'est, en revanche, c'est qu'un tel objet ne pouvait appartenir qu'à un haut personnage, prince ou princesse en route vers Mycènes (?).

« Quelques aspects de l'interaction culturelle entre Chypre et la Phénicie », p. 157-165, permet à É. Gubel de confronter des pierres à cupules, des têtes à polos et des coupes « chyro-phéniciennes ».

A. Hermay, « Les liens entre Kition et Amrit au VI^e s. av. J.-C. », p. 169-184, compare les sculptures retrouvées à Amrit parmi les offrandes du sanctuaire à celles de Kition. Les statues du VI^e s. du Ma'abed sont en calcaire chypriote et reproduisent des types bien connus à Chypre. « Le sanctuaire d'Amrit est donc au VI^e siècle, avant celui d'Echmoun à Sidon, le lieu qui rassemble sur la côte du Levant le plus de sculptures

6. Aimé Péretié est mort en 1882. En 1884 le Louvre accepte le don d'une jambe en bronze inv. MNC1190/Bz 69, fait par Alfred Péretié, son fils, sur instructions de son père (donnée comme don Mattéi dans le catalogues De Ridder). L'objet a été publié récemment. Ai. Péretié figure ainsi parmi les fournisseurs du musée à titre onéreux ou comme donateur et sort de l'ombre où un trop rapide examen l'avait relégué. Signalons également que c'est le même homme qui découvrit et vendit au duc de Luynes le sarcophage d'Eschmunazar entré au Louvre en 1856. Sur la question Péretié je renvoie à ma communication « Melchior de Vogüé et al. and Cyprus: Monsieur Péretié », dans V. TATTON-BROWN (éd.), *Cyprus in the 19th century AD. Fact, Fancy and Fiction. Papers of the British Museum Classical Colloquium, Décembre 1998*, Oxford, 2001, p. 216-220.

chypristes... ». Kition, Bamboula et Kathari ont livré peu de sculptures « antérieures à la fin de l'époque archaïque ». Parmi ces œuvres, certaines se rattachent à des modèles greco-ioniens. Au v^e s. le répertoire change : ce sont maintenant des images de divinités, en particulier un Héraclès de type grec à *léonté*, et massue, tenant un lionceau (à rapprocher des statues de Golgoi, du vi^e, d'un dieu archer et d'un « potnios théron » tenant des lions). Ce qui pose le problème de l'identité de cet Héraclès, dieu de Tyr, héros grec, demi-dieu, dont on discute encore. Il me semble qu'à Chypre il a dû s'adapter à la société cosmopolite qui l'honorait. Le type est repris à Amrit au v^e, avec une particularité cependant, l'oiseau tenu par le cou à la place du lion, même schéma que sur la coupe en argent doré d'Idalion où des personnages portent en outre un lion sur les épaules. Les liens entre les deux lieux sont si étroits que l'auteur se demande s'il n'existait pas une communauté de Kitiens à Amrit.

S. Hadjisavvas, « The Phoenician penetration in Cyprus as documented in the necropolis of Kition », p. 185-195, tente une lecture de vestiges funéraires : deux tombes de Kition, intactes. La première (n° 1989/6) contenait deux individus, l'un incinéré déposé dans une amphore de WP, installé dans l'antichambre, l'autre inhumé posé sur une plaque en pierre dans la chambre. La tombe, de plan carré régulier, est pavée ; son entrée n'est pas centrée mais déportée sur le côté. Le toit est plat. Parmi les objets on note une cruche phénicienne. Cette combinaison d'inhumation et de crémation dans une même sépulture, bien que séparées, est un rite étranger, d'une date située entre le CGIII et le CAI. La seconde sépulture (n° 1999/1), dite « tombe Lefkaritis », est un caveau construit, voûté. Il contenait une inhumation, des vases phéniciens et un grand nombre d'objets en or. Dans le *dromos* se trouvaient un *thymiatérion*, les restes de trois chevaux et, à un niveau supérieur, des tessons céramiques, restes probables d'un repas funéraire. Cette tombe pourrait dater du viii^e s. av. J.-C. C'est un type traditionnel du Proche-Orient pour les hauts personnages. L'apparition de ces tombes à Kition est associée à l'arrivée des Phéniciens. Mais c'est la seule tombe construite contenant des chevaux. Relevons que le sacrifice de chevaux est un rite du proche comme du lointain Orient, et s'accorde donc bien avec les autres éléments des tombes.

D'autres particularités confirment ces dérivations encore au v^e s., même dans la construction des tombes

plus simples et surtout dans les offrandes, mais au iv^e l'aspect des cimetières tend à ressembler à ce que l'on connaît en Attique, les sépultures phéniciennes utilisant le marbre égéen. La variété des inscriptions de Kition, ville cosmopolite, montre la variété des habitants : Phéniciens, Juifs, Grecs.

M. G. Amadasi-Guzzo, « Notes d'onomastique phénicienne à Kition », p. 197-209, réunit des informations fournies par des inscriptions qui révèlent que la majorité des noms est d'origine sémitique avec des noms de divinités qui semblent locales. Certains noms sont traduits du grec et d'autres appartiennent à une langue non sémitique. Notons qu'Eshmoun reçoit à Chypre un culte important en liaison avec Milqart. Eshmoun⁷ sert aussi à composer des noms d'individus entre les v^e et iii^e s. L'on trouve également Pumay, nom d'une divinité chypriote probablement, inconnue, tout comme Sasm. En ce qui concerne ces deux noms divins on se reportera au travail de E. Lipinski⁸. L'on rencontre Astarté et des noms composés sur celui d'Anat, les mentions à cette déesse étant rares : une dédicace par le roi d'Idalion Ba'lmilk II et une autre à Athéna/Anat de Lapethos. Quant à Héraclès (identifié à Melqart), on trouve des *Heracleïdes* dans les inscriptions qui transposent le nom du dieu de Tyr. Le dieu Ba'l apparaît fréquemment aussi et Reshep, que l'on a identifié à Apollon. Enfin, à l'époque hellénistique, des noms phéniciens sont traduits en grec.

H. Matthäus, « The royal tombs of Tamassos: Burial gifts, Funeral architecture and Ideology », p. 211-230, reprend la tombe n° 12, et accessoirement la tombe n° 5, de la nécropole royale de Tamassos dont les découvertes sont en cours de publication finale. Ce qui est bienvenu, le site ayant livré des vestiges de première importance et de grande qualité, avec des tombes construites et même décorées, depuis le début de sa fouille dans les années 80 du xix^e s. par Ohnefalsch-Richter.

La tombe n° 12 est celle d'un personnage important inhumé dans un sarcophage en pierre, dont le statut de guerrier est marqué par un casque en bronze, une épée, des couteaux, des restes de bouclier, d'autres objets en bronze dont des trépieds, des *obeloi*, une tête de masse, des encensoirs, un bol en argent, et une vaisselle en bronze et en céramique. Tout ce matériel est phénicien, grec, chypriote. L'on date l'ensemble du CAII.

7. Sur Eshmoun cf. Fr. CUMONT, *RE* 6,1, 676-678.

8. E. LIPINSKI, *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique, (Orientalia Lovaniensa Analecta), StudPhoen*, 14, Paris, 1995, p. 292-300, concerne ces deux noms. Le premier porté par le dernier roi de Kition et Idalion (Pymyathon) au iv^e s. aurait donné Pygmalion. Quant à Sasm, c'est un théonyme, mais porté aussi comme nom propre à Chypre ; il n'est pas sémitique et pourrait se rattacher au chypro-minoen. À Ugarit, on trouve un nom sémitique *bdssm* « serviteur de Sasm ».

Devant non seulement la richesse des offrandes, mais peut-être surtout l'architecture de cette tombe (et de la tombe n° 5 davantage encore) l'a. se demande si leurs occupants n'étaient pas des personnages de haut rang, que l'on imaginait continuer à jouir d'un tel statut après leur mort, dans le monde nouveau qu'ils intégraient (p. 219). D'autant plus que la découverte récente (1997) de statues de deux sphinx et de quatre lions à proximité indique une héroïsation ou une apothéose du défunt du caveau 12. Le rapprochement fait avec le sarcophage d'Amathonte du Metropolitan Museum of Art s'impose en effet avec son appareil iconographique phénicien. Les déesses nues et le Bes (ce dernier fréquent dans l'art phénicien) orientent vers une apothéose, ou en tout cas un traitement particulier du roi par les divinités protectrices. H. Matthäus conclut « It is possible that we here witness some new royal ideology of the Late Archaic period in Cyprus. The roots of this ideology, Phoenician, Greek, Egyptian and Local Cypriot, deserve further careful analysis ». On ne peut qu'y souscrire.

H. G. Buchholtz fait connaître onze lettres inédites concernant les fouilles de Tamassos « Bemerkungen zu M. Ohnefalsch-Richters Ausgrabungen 1889 in Tamassos », p. 231-250.

S. Fourrier et C. Petit-Aupert, « Un sanctuaire phénicien du royaume d'Amathonte : Agios Tychnas-Asvestoton », p. 251-264, s'intéressent à un lieu de culte rural (il en existait d'autres) dont les figurines en terre cuite se rattachent à des types phéniciens bien que de fabrication locale, et spécifiques au lieu. Ce qui confirme, comme l'intervention suivante en témoigne, « l'existence d'une forte composante phénicienne à Amathonte ».

L. Alpe, « La question du sanctuaire de Limassol-Komissariato. Modalités de la présence phénicienne dans le royaume d'Amathonte », p. 265-282. Nous restons donc dans le même secteur mais le contexte change car les figurines anthropomorphes possèdent des caractéristiques puniques (malgré des différences notables) plutôt que purement phéniciennes. Il s'agit d'un « art hybride punico-chypriote, mais local ». Il en est de même des figurines zoomorphes : « Ce ne sont donc pas des Phéniciens qui ont établi ce sanctuaire à Limassol, mais bien des habitants de la région ».

Ces observations posent avec acuité la question de l'identité des habitants de Chypre, car se fait jour, avec de plus en plus d'insistance, l'existence d'un métissage humain et social responsable de « l'art composite d'Amathonte », qui pourrait concerner également les divinités et déborder le cadre strictement régional.

C'est justement le sujet de l'intervention de Th. Petit, « Malika, Zeus Meilichios et Zeus Xenios

à Amathonte de Chypre », p. 283-298. L'analyse très fouillée examine toutes les possibilités permettant de mettre en relation ces trois divinités. La question, bien que clairement traitée, n'en demeure pas moins complexe et il est préférable de résumer en laissant la parole à l'auteur : concernant l'assimilation entre Malika et Meilichios, elle « est peut-être tardive » ; « Zeus Meilichios et Zeus Xenios étaient un seul et même avatar du Grand Dieu local d'Amathonte » dont nous ignorons toujours le sanctuaire. Ainsi dans ces amalgames entre des formes de Zeus, de Malika dieu royal, Dionysos, Bes, Adonis, Héraclès, Héphaïstos, transparaissent « les emprunts théologiques entre la Phénicie, Chypre (Amathonte) et le monde grec ». À ces dieux on ajoutera la déesse Aphrodite, qui paraît comporter, sur ce site, des particularités différentes de celles qui sont les siennes à Paphos, malgré les liens supposés entre les deux lieux, et le caractère très ancien, « étéochypriote », revendiqué par les Amathousiens. Les noms divins livrés par l'étude de Th. Petit rappelle qu'ici Aphrodite semble avoir un parèdre (Paus. IX,41,2 mentionne Adonis).

P. Flourentzos, « An unknown Graeco-Roman temple from the lower city of Amathous », p. 299-306, à propos d'un édifice qui, du culte d'Arsinoé, passe à celui de divinités égyptiennes Isis et Harpocrate.

E. Raptou, « Culture grecque et tradition orientale à Paphos », p. 307-328. C'est un sujet complexe. Les légendes de fondation qui mêlent Kinyras et Agapénor, personnages difficiles à cerner, entourés du flou mythologique, présentent des formes variées comme le note l'a. L'imbrication d'éléments grecs et phéniciens et autres demande d'être élucidée avec méthode : la référence à Homère ne constitue pas un argument offrant une base solide. Le célèbre aède, et les poèmes qui lui sont attribués, la guerre de Troie elle-même, comportent de telles incertitudes qu'il est imprudent de les prendre comme point d'appui. D'autant plus que les traits orientaux, phéniciens, sont impossibles à sous-évaluer. Les sacrifices de chevaux renvoient, nous l'avons relevé, à des rites non grecs. En revanche la découverte, à Palaepaphos, de ce sarcophage exceptionnel et si parfaitement conservé avec ses couleurs encore vives, décoré de scènes qui s'inspirent de l'épopée, très bien décrit et étudié par l'a., montre en effet l'existence d'un courant dont il faudrait déterminer l'importance, qui concernerait un groupe d'individus, ou même un seul, au v^e s. Il constitue une excellente base de départ pour une interrogation sur les réalités locales.

J. Karageorghis, « Influences orientales sur la coroplastique chypriote aux II^e et I^{er} millénaire a.C. », p. 329-346, nous fait remonter plusieurs siècles en arrière, aux temps où l'anthropomorphisme ne se posait que comme le signe-symbole de l'être, à

travers son enveloppe simplifiée, sans prétendre à la vérité formelle. Ces « idoles » en forme de planche, du II^e millénaire, images de femmes, divines sans doute, mais non d'Ishtar car, à l'époque, « on ne connaît pas de relations culturelles étroites » avec le Proche-Orient, trahissent des modèles mésopotamiens par leurs bijoux. Les figurines à tête « d'oiseau » avec leurs oreilles percées, leur nudité exhibant leurs caractères sexuels, sont un type nouveau du CR II (1450-1200). La description systématique des particularités techniques et des divers points anatomiques permet de retrouver les influences à l'œuvre, locales et importées. Une différence essentielle détermine ces objets : leur utilisation, dans les habitats en Mésopotamie et Syrie, dans les tombes à Chypre. Observation intéressante qui porte plus loin que la simple différence d'utilisation et touche à des conceptions sociétales plus profondes. Ces figurines disparaissent vers le XI^e s., remplacées par d'autres d'un autre genre. L'arrivée des Phéniciens dans l'île marque aussi le début des figurines aux seins sur les seins, et l'introduction de l'Astarté phénicienne. On les trouve, plutôt qu'à Kition, à Arsos, Tamassos, Idalion et ailleurs, mais surtout à Amathonte.

J. S. Smith, « Theme and Style in Cypriot wooden roller-impressions », (p. 347-375). Nous restons dans le Bronze récent avec ces témoignages estampés à la technique d'origine levantine et non égéenne. L'A. concentre son étude sur l'examen des *pithoi* avec des décors en relief. Ces décors servaient à indiquer la propriété, l'emploi, le contenu. L'on découvre aussi qu'un même rouleau était utilisé sur différents lieux. Le catalogue de 50 numéros réuni par l'a. montre une prédominance de combats d'animaux (taureaux et lions) ou d'animaux isolés (griffons) ou encore des arbres.

E. Peltenburg, « Hathor, Faience and copper on Late Bronze Age in Cyprus », (p. 375-394) : les bols en faïence égyptiens, objets d'un commerce de luxe,

portaient une imagerie à prédominance hathorique. Retrouvés en plusieurs exemplaires à Chypre, ils deviennent peu à peu des objets plus courants à partir du moment, sous la XIX^e dynastie égyptienne, où les temples et les palais perdent de leur monopole et de leur puissance malgré les consolidations territoriales. Le XIII^e s. voit des transformations dans les structures sociopolitiques. Les marchands font plus librement commerce et Chypre, île du cuivre, reçoit Hathor protectrice de ce métal. Peltenburg fait ainsi apparaître des liens plus complexes et non apparents à première vue entre des contenants, leurs images et des réalités culturelles et commerciales.

L'étude des faïences se poursuit avec le petit catalogue d'objets du Louvre par N. Denninger « Faïences de Chypre au 1^{er} millénaire à travers la collection du Louvre », (p. 395-410).

E. Markou, « Le témoignage des monnaies sur l'orfèvrerie chypriote classique », (p. 411-427), clôt cette série de communications en faisant des rapprochements édifiants entre des objets de parure et leurs représentations dans le monnayage.

Le volume se termine par des comptes rendus d'ouvrages concernant Amathonte, Kition et Ougarit. La présentation place illustrations et bibliographies à la fin de chaque contribution, ce qui évite des recherches fastidieuses.

À la lecture de ce recueil, il m'a semblé indispensable de tenir compte de chacune des contributions car elles apportent toutes des informations nouvelles, ou des éclaircissements, qu'il aurait été regrettable de passer sous silence. La publication, à grande échelle, des objets archéologiques et des fouilles qui ont mis la petite île sur le devant de la scène des antiquités, offre maintenant l'occasion de revenir sur certaines approches anciennes et de proposer de nouvelles réflexions, pour une vision plus proche des réalités et des échanges à l'intérieur de l'île en ces époques révolues.

Hélène CASSIMATIS

Ann-Elizabeth DUNN-VATURI, *Vounous: C.F.A. Schaeffer's Excavations in 1933, Tombs 49-79 (Studies in Mediterranean Archaeology, 130)*, Paul Åströms Förlag, Jonsered, 2003, 31 cm, xx + 317 p. dont CXIII pl., 33 fig., 2 pl. coul., tabl., ISBN : 978-9-1708-1191-3.

La nécropole de Vounous-Bellapais, située au nord de l'île de Chypre sur les pentes de la chaîne côtière de Kyrénia, a été fouillée dans les années 1930 : le riche mobilier qu'elle a livré en a fait un site de référence essentiel pour l'étude de l'âge du Bronze ancien et moyen de l'île (fin III^e-début II^e millénaire av. J.-C.). Soixante-dix ans plus tard, A.-E. Dunn-Vaturi nous donne la publication des quelque trente tombes qu'y a

fouillées Claude Schaeffer. Ce délai mérite quelques explications.

Peu après sa découverte, le site avait fait l'objet de pillages, et des ventes de céramiques *Red Polished* sur le marché des antiquités avaient incité la Direction des Antiquités de Chypre à y entreprendre en urgence des fouilles systématiques ; P. Dikaios (Department of Antiquities) explora en 1931-1932 les tombes 1